

Jimmy Ratté

Subjectivité, co-devenance, rencontre

1. Edmund Husserl (1913). *Idées directrices pour une phénoménologie*, traduction française de Paul Ricoeur, Paris, Gallimard.

Quand je m'observe ou que je regarde l'autre, je ne peux le faire autrement que sous le prisme de ma subjectivité. Il n'en est pas autrement pour l'autre. Comme disait le mathématicien et philosophe Edmund Husserl¹ : il n'y a pas d'objectivité du côté de l'expérience humaine, tout est subjectivité. Donc, quand je réfléchis sur moi ou que je perçois quelque chose de l'autre, je projette du même coup tout un ensemble de constructions et de conceptions apprises. Ces élaborations peuvent être de toutes natures : affectives, culturelles, religieuses, politiques, philosophiques, scientifiques, anthropologiques, sociologiques, psychologiques. Ce sont des compréhensions préétablies, élaborées chacune dans leur contexte propre. Nous y adhérons étroitement, ou pas, ou demeurons ambivalent sentant parfois qu'il y a ici danger de dépossession. Ces construits subjectifs se sont élaborés tout au long de l'histoire de l'humanité ainsi que dans chacune de nos existences individuelles. Ils engendrent une co-devenance, faite de rapports de connivence positive et de rivalités.

2. Martin Heidegger (1923). *L'être et le temps*, Paris, Gallimard.

Cette subjectivité est aussi un bagage qui permet de structurer les perceptions et tout à la fois elle porte les rapports de connivence : chacun et chacune a le sentiment d'adorer le bon Dieu, d'aborder l'existence avec l'angle philosophique le plus englobant sur la réalité humaine, d'avoir enfin trouvé le gène révélant la source de la schizophrénie, ou d'avoir la théorie psychologique qui révèle les distorsions cognitives sous leur grand jour afin d'en trouver des solutions. Tout cela n'est certes pas à jeter à la poubelle, mais chaque paradigme révèle et cache en même temps une partie de la réalité à l'observateur. En ce qui a trait plus particulièrement aux rapports humains, tout construit sur soi et sur l'autre comporte une part de projection, qui révèle bien sûr quelque chose et masque du même coup l'essence de soi-même et de l'autre. Concernant cette essence, le philosophe Heidegger, élève

du précédent, disait d'ailleurs : « L'essence c'est ce qui se cache dans ce qui se montre d'abord »².

Toute perception de soi et de l'autre se fait ainsi d'emblée à partir de préétablis. Tout un chemin intérieur et dans le rapport devra être fait, ne serait-ce que pour approcher ce que l'on est plus complètement et pour cerner quelque chose de l'essence de l'autre. Qui plus est, toute perception et tout rapport humain prend initialement la tangente de la dichotomisation et des connivences dans lesquelles chacun des partenaires de la relation aura tendance à vouloir se maintenir du côté du « positif ». L'autre sera d'abord vu comme occupant l'autre pôle dans le rapport et à l'extrême incarnera l'ennemi. Ainsi se recevoir et idéalement se réapproprier chacun et chacune son côté sombre est essentiel pour émerger d'un éventuel clivage relationnel entre bon/méchant, ami/ennemi, camp de la vérité/mauvais camp. Tout dernièrement, nous avons l'exemple des pays occidentaux d'un côté et de la Russie et ses alliés de l'autre, chaque camp étant convaincu de son bon droit et de ses valeurs propres. Espérons qu'il y aura quelques protagonistes du conflit qui seront conviés à se recevoir... Aimé Hamann est éclairant à ce sujet :

3. Aimé Hamann (2003). Texte d'introduction au Deuxième Colloque Biennal d'abandon corporel, Nantes.

« L'être co-devenu qu'est chaque individu humain n'est pas doué pour la vérité. Je, moi, soi n'ont qu'une consistance subjective. Ils surgissent du manque et en organisent la fragilité »³.

Alors comment émerger de l'humanité primitive puis organisée à partir de l'extérieur de soi dans les postures de pouvoir et les institutions ? Comment prendre, individuellement comme collectivement, le risque de notre humanité ? Comment se déposer dans ce corps de rapports que nous sommes ? Sommes-nous les seuls à chercher à partir d'une position menant à la rencontre ?

Dans le désir d'ouvrir mes horizons et de plonger davantage dans les différences, dans le dessein aussi de ne pas m'enfermer dans le connu et la certitude, j'ai participé cet été à une formation portant sur la psychothérapie existentielle en Californie. J'y ai vécu une expérience à la fois déstabilisante et révélatrice. Je m'étais inscrit à cette formation intensive en psychothérapie existentielle pensant y rencontrer « des cousins californiens de l'ontologie ». Je conçois avec un peu de recul que je m'y suis présenté d'abord pour y apprendre un savoir, tout en espérant inconsciemment que ce ne serait pas que ça. Ma

première surprise fut justement à l'effet que je me retrouvais dans un groupe constitué avant tout de vingt-deux citoyens du monde, étant à différents âges et étapes de vie, provenant de cultures diverses et parlant souvent plusieurs langues. Ça m'a d'abord fortement connecté avec « le petit Jimmy », celui caché en moi qui se sent souvent inférieur malgré ses titres et rôles professionnels. J'ai d'abord mis ça sur le dos de l'anglais, que je maîtrise assez bien mais disons que l'on ne parlait pas de la direction à prendre sur la route ! La pédagogie étant beaucoup expérientielle, j'ai eu l'occasion d'explorer, de faire l'expérience de rapports où j'étais invité à consentir à aller là où ça voulait aller, à habiter ma déconvenue en l'occurrence, et cela m'a conduit à une découverte substantielle. Je dirais simplement que je me suis retrouvé dans un groupe diversifié mais composé de chercheurs de l'être. Formateurs comme participants essayaient avant tout de faire le chemin vers un rapport psychothérapeutique le plus authentique possible en étant ouverts et présents à ce qui survenait en eux dans le rapport. À certains moments, j'ai pu établir en ateliers expérientiels une « connexion » au niveau de l'être. La parenté avec l'interdépendance m'a alors frappé. Malgré toutes les différences, car il y en avait, je me suis senti mis en contact avec moi et à certains moments comme dans une sorte de famille spirituelle. Ce fût à la fois éprouvant car j'étais forcé de ressentir entre autres mes limites, qui ne relevaient pas que de l'anglais, et très donnant puisqu'il y avait accueil « de ce qui a dû être pour survivre ». Je dois souligner qu'ils avaient une approche particulière des résistances. Il m'est venu les mots « respect » et « tendresse » pour la qualifier. J'ai pu d'ailleurs déposer quelque peu ma peur de l'insignifiance. Ça m'a aussi fait m'ennuyer encore plus de nos groupes d'abandon où j'étais participant.

Aimé Hamann et plusieurs chercheurs ontologiques qui l'entouraient ont qualifié de paradoxal voire spirituel l'espace perceptuel et relationnel qui est davantage susceptible de s'ouvrir lorsque l'on prend la position de se recevoir et qu'un rapport interdépendant peut s'établir⁴.

4. Hamann et cols. (1993). L'abandon corporel. Au risque d'être soi. Montréal, Stanké, Hamann (2013). L'interdépendance comme psychothérapie, Actes du 6^e colloque d'abandon corporel, Wendake, 15-24.

Ce phénomène dit d'interdépendance, fait basculer les protagonistes de la relation dans un espace perceptuel et relationnel inusité. Et il n'y a là, dans cette position de se recevoir, aucune prescription ou système de valeurs qui porterait à exclure ce qui diffère ou même de modèle idéal pour devenir. Ici, la parenté avec les approches qui

5. Merci à Luc Mercier qui a su me redonner quelque chose d'essentiel et qui m'échappait dans mon texte.

cherchent à faire devenir, comme cette approche californienne, est très marquée. En interdépendance, il y a plutôt confirmation de chaque protagoniste de la relation dans son existence propre. Cette existence serait composée grosso modo selon ce que je conçois actuellement : d'un emmurement qui a été nécessaire pour circonscrire une souffrance et survivre dans l'environnement culturel d'origine, et pour faire partie du groupe; de ce qui a pu advenir du soi; et de ce qui demande encore à être. Vous remarquerez que je fais ici beaucoup de place au difficile de l'accomplissement de soi. C'est que je pense qu'il nous faut avoir beaucoup de respect et de tendresse pour les « empêchements à être » et pour nos déterminismes, nécessaires pour tout humain jusqu'à ce qu'une rencontre réelle avec soi dans le rapport à l'autre devienne possible. En l'occurrence, vous l'avez probablement remarqué, je ne peux m'empêcher de « faire théorique », vous amener au « petit Jimmy » puis de vous ramener dans des compréhensions. Vous devez vous demander à certains moments, comme dans la bande dessinée : « Où est Charlie ? »⁵.

Regarder soi et l'autre sous le prisme de l'interdépendance établit une réelle ouverture à tout de soi. Au moment où cela devient possible, émerge ce qui est, ce qui ne peut être et ce qui aspire à être. C'est une expérience, toujours momentanée, de connexion existentielle. Cela requiert de prendre le temps, parfois beaucoup de temps, de ne pas se presser tout en restant dans le mouvement et en particulier d'habiter l'ambivalence.

Chaque partenaire du rapport doit par ailleurs assumer ce qui émerge au moment où il y a bascule dans l'univers paradoxal et qu'une prise de conscience substantielle en résulte. Cette responsabilité est à la fois incontournable et difficile. Il est tentant de vite ré-enfourer ce qui vient d'être tout juste entrevu, alors il est d'autant plus important de pouvoir partager à la fois la souffrance qui était jusque-là emmurée et l'expérience du dénudé. De plus, lorsque la bascule a été ressentie comme brutale voire violente, l'expérience peut être vécue comme une intrusion voire une violation de son espace protégé. Il est d'ailleurs difficile selon moi de rester dans une posture de chercheur, au sens ontologique, lorsque ce qui est décodé du rapport constitue un sentiment d'intrusion ou de dépossession. Être ainsi dévoilé, à l'autre en même temps qu'à soi-même, c'est comme passer par le chas d'une aiguille pour faire image. C'est d'abord un contact peu agréable et qui plonge

dans la vulnérabilité. Puis, progressivement, dans l'ébranlement, s'il est possible de porter ce qui vient d'être dévoilé de son essence, et surtout si l'autre ou les autres restent là, cet accès à soi ouvre à ce qui a été jusque-là dans un angle mort pour soi-même. Mais ce n'est pas une garantie. Cela ne guérit de rien non plus. L'autre peut aussi ne pas rester là. C'est comme être sur une corde raide... à deux (ou plus). Mais c'est très donnant. Cela sort les partenaires de la relation de la solitude, aussi de la culpabilité et l'accès à soi devient plus large.

D'expérience je puis dire que la position de se recevoir menant à l'interdépendance n'est certes pas une sinécure car elle nous fait entrer non pas où on veut aller mais là où ça doit aller, souvent dans des espaces peu désirables, ou souffrants, ou intolérables, ou là où l'on n'existe que très peu. Mais c'est là où il devient possible de s'apprendre, soit dans un au-delà des connaissances sur soi, sur les autres, sur la vie.

« Celui qui apprend doit souffrir. Et même dans notre sommeil, la douleur qui ne peut oublier tombe goutte à goutte sur notre cœur, et dans notre désespoir, malgré nous, par la grâce terrible de Dieu nous vient la sagesse. »

Du dramaturge grec Eschyle, dans L'Orestie, 5^e siècle avant J-C.